

# Introduction à une épistémologie des digital studies et mutation de la vérité à l'université



Franck Cormerais,  
laboratoire MICA, université Bordeaux-Montaigne

Les *digital studies* témoignent de l'importance prise par les données informatiques (*data*) dans la transformation du milieu social ; elles s'inscrivent également dans une mutation du régime de vérité à l'université. Jusqu'à l'époque de la révolution industrielle, les universités ont joué un rôle limité dans la formation et le développement des techniques de la production. L'université formait des professions libérales et des clercs ; elle assurait la transmission et la sauvegarde des savoirs accumulés. Au XIX<sup>e</sup> siècle, le modèle de l'université allemande, sous l'influence de Humboldt, vient transformer cette tradition en introduisant les travaux pratiques et de nouvel esprit scientifique reposant sur des connaissances plus analytiques. Le modèle Humblodtien apparaît aujourd'hui comme un compromis entre la dynamique « utilitaire » et le modèle ancien qui tombait depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle en désuétude. L'expérimentation entrait dans l'université avec un nouveau partage des savoirs qui faisait passer la vérité de *Vuniversitas magistrorum* à *Vuniversitas scientiarum*.

Le passage, au XX<sup>e</sup> siècle, à l'université de recherche, fut principalement mis en œuvre aux États-Unis avec les études de cas. La vérité se met alors progressivement au service d'une connaissance spécialisée de la société environnante ; les enseignements appliqués gagnent du terrain et finalement, après la Seconde Guerre mondiale, les universités se dotèrent d'une fonction nouvelle : recherche et développement.

En ce début de XXI<sup>e</sup> siècle, l'université, face aux pressions croissantes d'une autonomie concurrentielle, doit retrouver une alliance entre un milieu soutenable<sup>178</sup> et un accompagnement raisonné des principes de l'universalité et de la vérité. Comme à l'époque de Humboldt, il s'agit de trouver un équilibre alliant une recherche « utile » à une recherche « fondamentale » face à la double menace constituée par la perspective d'une théorie coupée de toute perspective pratique et d'une pratique coupée de toute réflexion théorique. Les digital studies<sup>179</sup> se situent dans le fait qu'elles retrouvent l'énoncé d'une « formation par le savoir » (*Bildung durch Wissenschaft*), mais en lui apportant une autre compréhension et d'autres méthodes qui sont liées aux technologies de l'information. Avec les digital studies, assistons-nous à un véritable tournant ? Les digital studies se trouvent-elles mobilisées dans la formation d'un savoir qui libère ? Les digital studies organisent-elles un déplacement entre les systèmes sémantiques et les systèmes de calcul ; produisent-elles une nouvelle époque pour la trace, le document, la mémoire ? Dans un contexte de transition, le traitement des data incarne-t-il une opportunité pour redéployer un paradigme et mieux saisir la montée d'une technoculture qui mettrait fin au grand partage ancien entre les arts mécaniques et les arts libéraux ?

---

178. Bruno Latour, *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique*, La Découverte, 2017.

179. Bernard Stiegler, *Digital studies : Organisation du savoir et technologies de la connaissance*, FYP éditions, 2014.

Pour tenter de répondre à ces questions, le parcours suivant est proposé :

- 1— Les digital studies et l'émergence des méthodes
- 2— Les digital studies et les savoirs partagés à construire
- 3— Les digital studies et la rencontre du document
- 4— Les digital studies et la littéralité où s'affirment les sciences de l'écrit
- 5— Les digital studies et le croisement des parcours interprétatifs comme nouveau régime de vérité
- 6— Les digital studies et la condition digitale de la vérité

#### 1— Les digital studies et l'émergence des méthodes

Abordons les digital studies par leurs méthodes, nous pourrions alors découvrir le rôle qu'elles pourraient prendre dans l'avènement d'un nouveau régime de vérité au sein de l'université. La situation, des digital studies apparaît clairement dans un cadrage apporté par la notion de « savoir partagé ». Cette situation se conçoit à partir d'un questionnement qui est porté très tôt par les digital studies<sup>180</sup>. L'institutionnalisation des digital studies, en particulier avec la création d'un réseau universitaire digital studies<sup>181</sup>, requiert un examen. Faut-il définir un programme fort pour les digital studies qui différencierait des *software studies*<sup>TM2</sup> ou encore des *critical code studies* ?<sup>183</sup> Disons que les traits marquants de ce programme mettraient en relief quelques points majeurs : le rôle des dispositifs techniques, les transformations des pratiques de lecture et d'écriture, les mutations du travail interprétatif.

---

180. Bernard Stiegler, « Appel aux digital studies », Entretien du Nouveau Monde Industriel, digital-studies.org, 2012.

181. Réseau digital studies sur digital-studies.org.

182. Cf. [lab.softwarestudies.com](http://lab.softwarestudies.com)

183. Marc C. Marino, « Critical Code Studies », *Electronic Book Review*, 2006.

Afin de préciser le positionnement des digital studies, il paraît souhaitable d'en proposer une caractérisation (cf. tableau n° 1). Nous aurons alors une première appréciation de la transdisciplinarité qui s'engage.

Tableau n° 1 : Principes méthodologiques des digital studies

Organiser	Structurer et conserver les données des corpus multimodaux
Naviguer	Circuler dans les données à travers un accès intelligent et assurant une grande interopérabilité des données
Traiter	Analyser et interpréter des données par la fouille et de la découverte des corrélations
Éditer	Editorialiser et diffuser des contenus sous forme de sites internet, de livres électroniques, d'archives ouvertes
Animer	Stimuler la vie scientifique par des débats, des échanges, des forums, des réseaux, des communautés virtuelles

Les cinq actions exposées dans le tableau précisent une orientation générale. Cette dernière appelle l'hypothèse suivante : les digital studies pourraient atteindre rapidement une maturité institutionnelle tant ces actions sont en lien avec les usages du web. Nous serions face à une extension des technologies intellectuelles<sup>184</sup>, qu'accompagnent les digital studies, qui ne se limitent plus à la seule question : que fait l'informatique aux savoirs disciplinaires ? Cette hypothèse paraît nécessaire pour aborder un renouveau des pratiques du triptyque qui ouvrirait les sciences humaines : « parler/échanger/produire<sup>185</sup> ». Les principes méthodologiques des digital studies mobilisent une grande diversité d'acteurs liés au monde universitaire (chercheur, enseignant, documentaliste, ingénieur d'études, etc.) ; leur mise en œuvre repose sur des compétences diversifiées, où jouent pleinement un parler, un échanger et un produire en commun.

184. Pascal Robert, « Qu'est-ce qu'une technologie intellectuelle ? », *Communication et langages*, n° 123, 2000, pp. 97-114.

185. Michel Foucault, *Les mots et les choses*, Gallimard, 1966.

## 2— Les digital studies et les savoirs partagés à construire

Dans un contexte digitalisé, les digital studies retrouvent des interrogations et les problèmes liés à « l'opulence communicationnelle<sup>186</sup> ». La complexité des liens entre les acteurs des digital studies débouche sur une « disciplinarité distanciée » pose, à partir de postures scientifiques différentes, des problèmes généralisables et traductibles dans plusieurs communautés. Cette situation impose des changements dans le dialogue, une logique d'intégration, ainsi qu'un approfondissement de l'exigence conceptuelle commune.

Les digital studies appellent l'invention d'une épistémologie autour d'un savoir partagé reposant sur une collaboration orchestrée. Dans le tableau suivant (cf. tableau 2) sont exposées les strates différentes qui composent la formation d'une disciplinarité distanciée. Nous avons ainsi une échelle qui précise la nature des collaborations mise en œuvre.

Tableau n° 2 : Échelle du dialogue disciplinaire

Discipline	Ensemble de règles à suivre pour assurer un ordre	Préservation de l'identité (thème et méthode), refus du pilotage extérieur
Pluridisciplinarité	Rencontre autour d'un thème commun ; juxtaposition des points de vue	Conservation de la spécificité disciplinaire et des méthodes
Interdisciplinarité	Transfert et échange de connaissances ; réorganisation partielle des champs théoriques	Partage des méthodes entre deux ou plusieurs disciplines
Transdisciplinarité	Intégration dans une synthèse de la complexité	Partage des nouveaux concepts, évolution des méthodes et des structures

186. Abraham Moles, Élisabeth Rohmer, *Théorie structurait de la communication et société*, Masson, 1986.

En allant de la discipline à la transdisciplinarité, les digital studies inscrivent de façon originale le chemin qui mène à la reconnaissance d'une culture technique. Elles contribuent plutôt à définir un degré plus ou moins intensif de collaboration scientifique, ce qui pose le problème des frontières entre les objets techniques et le langage. La reconstruction des collectifs se constitue, non plus seulement dans une intériorité disciplinaire séparée, mais à partir des processus communicationnels d'extériorisation liés à des surfaces de partage qu'organisent les supports de connaissance. Les digital studies initient ainsi des pratiques disciplinaires qui s'écartent aussi bien d'un « sommeil anthropologique » des sciences humaines que d'un « technocentrisme » qui réduirait le langage naturel au traitement formel des data.

Dans la continuité de l'esprit des Lumières, les digital studies opèrent une synthèse entre formalisation et interprétation<sup>187</sup>, où se trouve mobilisé autrement le document.

### 3— Les digital studies et la rencontre du document

Les digital studies se situent au croisement de trois systèmes d'écriture : l'écriture des langues, l'écriture des nombres et l'écriture des codes<sup>188</sup>. Dans la perspective d'une rencontre historique entre l'écrit et document, les digital studies renvoient aux supports du savoir extériorisé. Contre l'idéalité d'une approche où tout se joue entre l'esprit et le langage, traduisant un cognitivisme mentaliste, les digital studies réalisent un détour par les documents qui permettent l'accès à la connaissance. Dans ces circonstances, l'écriture peut être considérée comme opérant une synthèse entre le sensible et l'intelligible qui se réalise dans le document. Les travaux de Robert Escarpit (1918-2000)

---

187. Jacques Goody, *Pouvoirs et savoirs de l'écrit*, La Dispute, 2007 ; Yves Citton, *L'avenir des humanités : Économie de la connaissance ou cultures de l'interprétation*, La Découverte, 2010.

188. Clarisse Herrenschildt, *Les trois écritures : Langue, nombre, code*, Gallimard, 2007.

vont nous guider pour aller à la reconnaissance du document et de son importance pour les digital studies.

La *Théorie générale de l'information et de la communication*<sup>TM</sup> précise le statut du document dans son opposition à l'événement. Cet ouvrage va nous servir à préciser la relation entre les digital studies et l'information. Sans accepter tous les postulats de la cybernétique, Escarpit montre que l'information et son transport sont liés à des impératifs d'efficacité. S'il est concevable, sous certaines conditions, de ramener le fonctionnement du langage à un modèle mathématique, il n'en reste pas moins que ce résultat propose « une théorie partielle de l'information<sup>189</sup><sup>190</sup> ».

En effet, pour Escarpit, le rêve « cybernétique s'évanouit devant l'épreuve du langage<sup>191</sup> ». Après avoir souligné l'importance de Saussure, le document est présenté comme un « anti-événement ». Escarpit en propose une définition première : « Produit d'un feed-back de cumulation, le document n'est pas une inscription mémorielle qui saute fûgacement d'un message à l'autre. C'est la forme matérielle de ce que nous avons appelé une mémoire de donnée<sup>192</sup> ». Cette définition inscrit le document dans une conception des traces et souligne une transition entre écriture et oralité, qu'Escarpit aborde dans une perspective anthropologique : « Le pas décisif a été franchi lorsque l'homme a institué le document, cumulation de traces fixes et permanentes où les réponses données en feed-back, à travers le temps, aux expériences antérieures, restent disponibles pour une lecture<sup>193</sup>. »

Le document répond à l'événement comme un produit informationnel du temps, où « tout système de communication n'existe que s'il est perçu par une "personne humaine", c'est-à-dire une entité autonome, à la fois mécanique, vivante et pensante toujours en lutte

---

189. Robert Escarpit, *Théorie générale de l'information et de la communication*. Hachette, 1976.

190. *Ibid.*, p. 39.

191. *Ibid.*, p. 77.

192. *Ibid.*, p. 59.

193. *Ibid.*

contre le temps<sup>194</sup> ». Face à l'événement, l'homme élabore des techniques pour échapper à la contrainte du temps de l'événement et constitue un savoir mémorisé. Escarpit repart du document pour expliciter l'accumulation des traces qui rend possible le savoir, il rappelle que « document » vient du latin *docere*, qui signifie « enseigner ».

Cette origine du document rend possible la distinction essentielle entre information et savoir : « L'information est une quantité négative apportée à l'esprit par l'événement quand il passe du futur au passé. Le savoir est une construction assez stable pour freiner l'écoulement du temps et rester disponible à l'échelle d'une vie humaine, assez mouvante pour accueillir sans cesse de nouvelles réponses et les insérer dans des structures stables.<sup>195</sup> » Cette distinction évite toute confusion et montre qu'une relation peut s'établir entre l'événement et le document. Escarpit choisit l'activité journalistique pour en témoigner : « son rôle est précisément d'instaurer la communication dans l'événement, c'est-à-dire de figer provisoirement l'information dans un appareil en transformant l'événement en document<sup>196</sup> ».

En jetant les bases d'une « documentologie » comprise comme ensemble des techniques se rapportant à l'établissement, à l'exploitation, à la conservation et à la diffusion des documents, Escarpit propose une approche originale qui anticipe l'apparition des digital studies. Sa démarche permet d'appréhender, avant les études actuelles sur la « documentalité<sup>197</sup> », le document comme un objet matériel doué d'une double indépendance :

— Une indépendance synchronique (juxtaposition multidimensionnelle de traces)

194. *Ibid.*, p. 58.

195. *Ibid.*, p. 59.

196. *Ibid.*, p. 117.

197. Manuel Zacklad, « Genre de dispositifs de médiation numérique et régimes de documentalité », in Louise Gagnon-Arguin, Sabine Mas, Dominique Maurel (dir.), *Les genres de documents dans les organisations : Analyse théorique et pratique*, Presses de l'université du Québec, 2015, p. 145-183 ; Ferraris Maurizio, *Mobilisation totale*, PUF, 2016.



— Une indépendance diachronique du support matériel de la trace pouvant être conservé, transporté et reproduit.

L'intérêt pour les digital studies de cette perspective spatiale et temporelle du document renouvelle l'approche de l'écriture et débouche sur le concept de littérarité.

#### 4— Les digital studies et la littérarité où s'affirment les sciences de l'écrit

Un second moment dans la démarche d'Escarpit, autour du concept de littérarité<sup>198</sup>, s'avère important pour aborder les digital studies. Ce concept s'inscrit dans une culture du texte et des sciences de l'écrit (Estivals, 1993). Avec la littérarité, Escarpit ne réduit pas la communication au langage comme Jakobson, pas plus qu'il ne réduit le « tout » de la communication au transfert de l'information. C'est dans l'écart de ces deux approches que travaille sa pensée pour promouvoir le statut de l'écrit et plus généralement du livre.

Observons comment Escarpit ne fait pas sienne, avec la littérarité, la conception de l'écriture comme « utopie du langage<sup>199</sup> » qui, en renvoyant au style, s'avère être, *infine*, une position qui ne facilite pas la reconnaissance de l'écriture comme « technologie intellectuelle<sup>200</sup> ». Escarpit s'éloigne également de Saussure, lorsqu'il se demande à propos de la relation entre écriture et communication si l'on doit considérer l'écriture comme un médium ou comme un code. Sa

---

198. « La littérarité se situe dans la lecture, dans la manière de lire, dans la manière de recevoir le message écrit C'est une idée qui s'est imposée à moi de plus en plus fort, et j'ai publié dans une revue yougoslave un article qui s'intitule "L'acte littéraire est-il un acte de communication C'est la première fois que le mot communication apparaît sous ma plume. Cela se situe avant 1958. ■ Extrait de l'interview de Robert Escarpit par Jean Devcze et Anne-Marie Laulan, 1992, [www.uni-bielefeld.de](http://www.uni-bielefeld.de).

199. Roland Barthes, *Le Plaisir du texte*, éditions du Seuil, 1973.

200. Jacques Goody, *La Logique de l'écriture : Aux origines des sociétés humaines*, Armand Colin, 1986.

réponse demeure tranchée : « les linguistiques ont toujours plus ou moins éludé le problème, tendant en général à la considérer comme un outil plus ou moins subalterne du langage parlé ou, comme l'a dit Derrida, un signifiant de signifiant<sup>201</sup> ». Cette position l'amène à évoquer le besoin d'une « linguistique de l'écrit » qu'il précise ainsi : « Ses caractéristiques en tout cas devraient être assez différentes de celles de la linguistique phonétique. Une grammatologie reste à définir.<sup>202</sup> » Escarpit se situe bien dans la proximité des travaux de Jacques Derrida qui en appelle à une science générale de l'écriture et de ses éléments graphiques<sup>203</sup>. Sur cette voie, il examine la relation entre écriture et texte à partir du présupposé suivant : si le langage oral produit des discours, l'écriture produit du texte qui implique des traces.

La permanence du texte repose sur un système de traces, ce dernier suggère un ordre chronologique sans l'imposer forcément. Avec le texte, il est possible de suppléer l'oubli de la mémoire par le retour en arrière. À ces caractéristiques, il faut ajouter une distinction majeure : la fonction discursive et la fonction documentaire. La fonction discursive suggère l'enchaînement du discours, ce qui fait que l'écrit est moins linéaire que l'oral. Avec le texte il devient possible, en effet, de dégager les redondances de l'oral pour apporter une information que précise la fonction documentaire. La position d'Escarpit reste encore pertinente aujourd'hui, lorsqu'il souligne que : « [...] le texte (et non l'écriture dont il est produit) fonctionne comme un médium quand il est en fonction discursive, alors qu'en fonction documentaire il fonctionne comme la mémoire d'une machine informatique<sup>204</sup> ».

---

201. Robert Escarpit, *L'écrit et la communication*, PUF, 1973, p.

202. *Ibid.*, p. 22.

203. Derrida Jacques, *La Grammatologie*, éditions de Minuit,

204. Robert Escarpit, 1973, *op. cit.*, p. 35.

La fonction documentaire du texte se trouve, par ailleurs, précisée avec la notion de « lecture objective<sup>205</sup> ». Cette lecture particulière précise le statut de la littérarité en s'opposant à la lecture projective qui est celle du lecteur dans son expérience de confrontation au texte. La lecture objective fait du texte un objet dans lequel est codée une quantité déterminée d'informations.

Si l'initiative reste au lecteur dans la lecture projective, dans le cas de la lecture objective l'initiative demeure attachée au texte. Cette distinction perturbe le cercle herméneutique qui organise la relation classique entre le lecteur et l'auteur ; elle introduit un supplément qui n'est pas seulement lié à l'écriture, comme chez Derrida, mais à sa fonction documentaire.

Le double régime du texte comme milieu (*medium*) et comme document éclaire la distinction entre « lecture objective » et « lecture projective ». La notion de programme annonce l'apport d'une lecture objective et vient, par conséquent, expliquer le statut des sciences de l'écrit autour de la documentologie. Pour Escarpit : « La documentologie — ou science des techniques documentaires — tend à produire des textes adaptés aux programmes éventuels selon lesquels ils peuvent être interrogés. On est conduit ainsi à rechercher des langages documentaires plus ou moins élaborés et permettant une interrogation plus ou moins automatisée des textes rédigés selon des systèmes de traces qui peuvent n'être plus l'écriture, mais des perforations de cartes ou des impulsions électriques lisibles par une machine.<sup>206</sup> »

L'interrogation du texte est rendue possible par l'automatisation de la fonction documentaire. La documentologie traduit donc une montée des data qui reconfigurent la chaîne des systèmes documentaires (collecte, analyse, recherche, diffusion).

Escarpit rend possible une meilleure compréhension de l'activité communicationnelle à partir du *continuum* « savoir-lire » et « savoir-

---

205. *Ibid.*, p. 54. ~

206. *Ibid.*, p. 56.

écrire », qui sera spécifique aux digital studies en ouvrant l'alliance de littératie (comprise comme l'aptitude à comprendre et à utiliser l'information écrite) et numératie (comprise comme l'aptitude à comprendre les techniques du calcul et du codage pour interroger le texte). Autrement dit, le document nous conduit sur la voie de la reconnaissance des « technologies intellectuelles ». Avec les digital studies, la connaissance n'est plus seulement une affaire de langage ou bien de machine, c'est leur rencontre qui génère des formes nouvelles dans la superposition des régimes du signe et des data<sup>207 208</sup>. La montée du document, ainsi apprécié, au-delà de l'opposition entre mode analogique et mode digital, offre un nouveau défi aux sciences de l'interprétation.

#### 5— Les digital studies et le croisement des parcours interprétatifs comme nouveau régime de vérité

Avec les digital studies, les processus interprétatifs approfondissent la superposition des littératies et des numératies, de la lecture objective et de la lecture projective. Les parcours interprétatifs s'opposent alors à une raison computationnelle qui limite le langage à sa formalisation automatisée. À l'inverse, l'écriture digitale relie la lettre et le chiffre, la manipulation des codes formels et des signes motivés pour se détourner de la fascination d'un calcul intégral de la raison comme le suppose le *deep learning*®\*.

Les écritures digitales se situent entre l'objectivisme physicaliste du support et le subjectivisme de l'interprétation. Par conséquent, elles précisent le processus de la signifiante au croisement des sciences de la nature (informatique) et des sciences de la culture<sup>209</sup>. L'interpré

---

207. Franck Cormerais, « Traitement des textes, sens et logique des formats », *Études digitales*, n° 1, Classiques Garnier, 2016, p. 25-41.

208. Yann LeCun, « L'apprentissage profond : une révolution en intelligence artificielle », leçon inaugurale, Collège de France, 4 février 2016.

209. François Rastier et al., *Herméneutique : textes, sciences*, PUF, 1997.

tation d'un écrit ne consiste pas à retrouver ou décoder des significations déjà-là, associées à des unités signifiantes déjà définies, déterminées et délimitées, elle consiste plutôt à dresser un parcours interprétatif. Si naturalisation et sémiotisation ont spontanément tendance à s'exclure, c'est pourtant le rôle de la technique de les articuler.

Les sciences de l'écrit font un saut avec le digital qui témoigne d'une « technoculture<sup>210</sup> » se définissant comme la rencontre d'un langage informatique formel et calculatoire, où l'interprétation se fait par des signes ininterprétés, et d'une interprétation intentionnelle qui, à travers la lecture, s'effectue en fonction de normes culturelles et sociales jouant le rôle de structures historiquement constituées, variables et évolutives.

Pour penser le statut de l'écrit digitalisé avec la circulation accrue des data avec les réseaux, avec les serveurs et les bases de données, nous devons poser des jalons supplémentaires à la critique de la computation<sup>211</sup> pour situer les digital studies dans une acceptation d'une technoculture.

L'écriture digitalisée s'inscrit dans la rencontre du langage procédural (qui gère des procédures par opposition au langage-objet qui gère des règles et des faits) et du langage déclaratif qui gère l'expression. Cette superposition relie programmation informatique et langage naturel dans un environnement sémantique qui demande une approche complexe de la data. L'écriture digitalisée relance le travail interprétatif, en renouvelant des possibilités de contenu et d'énonciation, contre la réduction du classement algorithmique qui assure, par exemple, le succès de Google<sup>212</sup>. Pour saisir l'importance des nouvelles configurations entre les technologies et les sciences, précé

---

210. Bruno Bachimont, « Arts et Sciences du numérique : ingénierie des connaissances et critique de la raison computationnelle », université de technologie de Compiègne, 12 janvier 2004.

211. Horst w. Steven, *Symbols, Computation and Intentionality: A Critique of the Computational Theory of Mind*, Berkeley, University of California Press, 1996.

212. Barbara Cassin, *Google-moi : La deuxième mission de l'Amérique*, Albin Michel, 2006.

sons la relation entre le donné et les data. Nous pourrions alors mieux apprécier le croisement des parcours interprétatifs.

Si l'on parle du digital comme d'une « grande conversion<sup>213</sup> », au-delà de la métaphore, il s'agit de comprendre comment dans les digital studies est initiée une redistribution du donné et des data informatiques, en abordant le milieu spécifique dans lequel émerge un nouveau moment des sciences de l'écrit.

Rappelons que le donné n'est pas donné, c'est une construction autant culturelle que scientifique et technologique<sup>214</sup>. Sans retracer l'histoire de l'anthropogénèse qui traduit une transformation continue du milieu, disons que le langage nous sépare des choses. À cette proposition, ajoutons qu'un changement dans le traitement du signe introduit toujours une manière différente d'aborder le donné. Il y a donc une histoire du donné, que nous ne pouvons qu'évoquer et dont les sciences humaines forment un des derniers rameaux<sup>215</sup>. Cette histoire du donné peut s'entendre autour de l'opposition entre le donné (*es gibt*) et la donnée (*data*). Le donné rassemble le ce qui « est là » (ontologie) et le perçu (les données de la conscience). De son côté, la donnée renvoie aux méthodes d'enquête des sciences d'une part, et aux données informatisées et automatisées d'autre part. Nous sommes en présence d'un nouveau régime de vérité.

## 6— Les digital studies et la condition digitale de la vérité

Face au risque d'un réductionnisme par une approche techniciste de la donnée et pour suppléer au déficit de la mise en œuvre de nouvelles aptitudes de lecture et d'écriture, il convient d'envisager les digital studies dans leur complexité. Pour saisir cette orientation, il

---

213. Milad Doueïhi, *La Grande Conversion numérique*, éditions du Seuil, 2008.

214. Bruno Latour, *Enquête sur les modes d'existence*, La Découverte, 2012.

215. Michel Serres, *Rameaux*, Le Pommier, 2004.

faut aborder la transformation actuelle comme une synthèse des deux formes du donné (ontologique, conscientiel) et de la donnée (informationnelle). Cette synthèse réunit au moins deux conditions :

— Relier l'étude de la documentarité à une exégèse reposant sur des méthodes nouvelles qualitatives et quantitatives (cf. tableau n° 1). Cette orientation conduit à une herméneutique matérielle<sup>216</sup> profondément renouvelée par la computation. Pour atteindre une reconfiguration technoculturelle du sens, il faut envisager le *contextus* comme assemblage du texte et du hors-texte, comme un nouveau milieu de l'expression et de l'action, où une inscription élargie des traces s'oppose à la traçabilité d'un strict calculable.

— Ouvrir la rationalité descriptive du document, par exemple la TEI (Text Encoding Initiative), à une logique de l'usage socialisé des inscriptions (mode de stockage, mode de transmission, mode d'institutionnalisation). Cette orientation débouche sur un dépassement des ontologies régionales, où se croisent le traitement de l'information et les approches disciplinaires dans un dialogue autour des corpus dans la co-construction d'un savoir partagé (cf. tableau n° 2).

Le tournant interprétatif rendu possible par les digital studies marque une conditionnalité nouvelle de vérité, son régime ouvre une perspective. L'écriture digitale, comme nouveau moment dans l'histoire des sciences de l'écrit, participe du croisement des différents régimes du donné dans une synthèse qui rassemble l'interprétation et le calcul (le traitement de la data). Le travail du sens dans les digital studies s'oppose à un formalisme pur sans cependant réfuter l'importance de la forme qui s'obtient dans un processus d'intégration entre les disciplines scientifiques et techniques. Une telle collaboration mène à un savoir partagé conciliant codification et intercompréhension. Placer la textualité digitale dans une théorie élargie du texte, ce

---

216. François Rastier, *op. al.*

n'est pas pour autant proposer une « textologie générale<sup>217</sup> », mais envisager le texte à l'intérieur d'une formation discursive du milieu académique qui apparaît concomitamment avec l'industrialisation progressive des sciences du langage<sup>218</sup>.

L'écriture digitale, par la coopération qu'elle rend possible autour des corpus, contribue ainsi à produire une rencontre entre le texte et le « hors-texte ». Ce constat complète les formes symboliques<sup>219</sup> par l'hypothèse de formats symboliques. Définissons le format, par exemple la norme MLR (Metadata for Learning Resources), comme une synthèse d'une inscription à la fois technique et symbolique. Il convient d'aborder les formats comme ce qui couple la dimension technique et la dimension symbolique. Le format devient alors un lieu de transfert et de coopération ; il réalise un « enlacement » en convoquant des pratiques d'une inscription élargie.

## 7— Les principes de composition et de contribution

Pour terminer un parcours consacré à l'approche d'un nouveau régime de vérité à l'université, nous proposons deux principes génériques pour les études digitales. Il ne s'agit pas tant de produire un cadre immuable que de proposer un étayage cohérent pour des ateliers. Voici les principes qui sont soumis à la discussion et à la controverse dans une communauté qu'il appartient aux universités de faire vivre :

- **Le principe de composition**, où le corpus devient l'attracteur d'un collectif d'étude ;

La dynamique ouverte par les digital studies renvoie au rôle central du corpus dans la recherche qui va fédérer dès sa clôture un ensemble

---

217. Francis Jacques, *De la textualité. Pour une textologie générale et comparée*, Librairie d'Amérique et d'Orient, Jean Maisonneuve, 2002.

218. Sylvain Au roux, *La révolution technologique de la grammatization*, Liège, Mardaga, 1994.

219. Ernst Cassirer, *La Philosophie des formes symboliques (1923-1929)*, 1.1, Éditions de Minuit, 1972.



d'acteurs se trouvant engagés dans un collectif par la diversité de leurs compétences.

- Le **principe de contribution**, où le mode opératoire d'une intelligence collective s'établit toujours dans un dialogue transversal entre une ou plusieurs disciplines ;

La diversité des compétences suppose la mise en œuvre d'un vocabulaire partagé pour que s'établisse le dialogue. C'est donc sur l'échange intra et extra disciplinaire que repose le succès d'un projet en digital studies.

Par ces deux principes, les digital studies contribuent à l'invention de nouveaux circuits du savoir à l'université, avec eux s'installe un redoublement croisant de la précision informatique et de la réserve de sens de l'herméneutique. Ce redoublement libère de nouveaux conflits d'interprétation qui rencontrent, dans les sciences de l'écrit, l'objectivation du document.